Les *apus*, les églises et les fêtes traditionnelles d'Aucará

Manifestations du syncrétisme religieux de la vallée du Sondondo (Ayacucho, Pérou)

Silvia Dana-Echevarría

Commissaire aux comptes et experte-comptable
Présidente de l'association *Les amis du patrimoine*,
amisdupatrimoine@pca-conseils.com

1 Préambule

C'est lors de la préparation de la troisième conférence annuelle de l'association que je préside, *Les amis du patrimoine*, que j'ai eu l'occasion de mieux connaître l'histoire de mon pays d'origine, le Pérou. Malheureusement, cette histoire n'est pas enseignée dans les écoles primaires, ni dans les collèges et lycées ni au cours des premières années d'études supérieures. Seuls les étudiants en doctorat d'histoire ou d'anthropologie ont accès à cette histoire, et encore, bien trop tard. J'aimerais saisir cette occasion pour la présenter en détail et la transmettre car il s'agit d'une histoire qui m'a définitivement marquée.

Je suis foncièrement convaincue de l'importance du patrimoine. Lorsque l'on comprend sa définition concrète, un nouveau langage, une nouvelle dimension s'ouvrent. L'observation, la thèse, l'hypothèse et la synthèse d'une histoire inédite permettent de comprendre le passé, mais aussi de diffuser sa connaissance et son essence profonde.

L'association *Les amis du patrimoine* a décidé de voyager jusqu'à la vallée du Sondondo en novembre et en décembre 2018. L'objectif principal de ce voyage était l'élaboration d'un inventaire photographique des églises baroques rurales de la zone. Il n'existait aucun document anthropologique détaillé sur les lieux en question ou sur les églises et les chapelles ; celles-ci n'avaient jamais été répertoriées de manière exhaustive. La seule église inscrite au patrimoine culturel de la nation était celle d'Aucará,

et la présence d'autres lieux de culte aux caractéristiques similaires nous laisse supposer que d'autres églises pourraient susciter l'intérêt des professionnels. Le manque de documents sur ce sujet a poussé notre association, avec l'aide de Silvia Quinto et de son époux, tous deux architectes, à se rendre sur place afin de réaliser un inventaire. À cette occasion, nous avons été rejoints par l'archéologue John Capcha, originaire de la région, qui nous a épaulés de manière bénévole.

Avant d'entreprendre ce voyage jusqu'à la cordillère des Andes, nous avons échangé avec les présidents de différentes associations de la région qui résident à Lima, à propos de l'intérêt porté à un tel projet. Étaient-ils favorables à l'élaboration d'un inventaire photographique des églises de la vallée ? Souhaitaient-ils voir ces églises inscrites au patrimoine culturel de la nation ? Leur réponse a été unanime : OUI.

La vallée du Sondondo se trouve au centre du Pérou, au milieu du département d'Ayacucho. Son altitude oscille entre 3 000 et 4 500 mètres et elle comprend les bassins hydrographiques des fleuves Sondondo, Negromayo et Mayobamba. Elle est divisée en deux provinces : Lucanas (qui abrite vingt-et-un districts) et Sucre (onze districts). Six de ces districts se trouvent dans la vallée du Sondondo.

Le district de Carmen Salcedo, dans la province de Lucanas, a pour village principal Andamarca, considéré comme l'ancienne capitale des Rucanas (époque pré-inca, de 700 à 1 400 ap. J.-C.). Le nom de Rucana vient du quechua *ruana*, qui signifie « personnes travailleuses ». Le village comporte de nombreuses terrasses pour l'agriculture qui sont inscrites au patrimoine culturel du Pérou. Andamarca fait face à un gigantesque éperon rocheux, qui, cinq cents mètres plus haut, domine et protège le village. Cette falaise est appelée *apu* (montagne sacrée) Accaimarcca. L'église se trouve sur la place centrale du village.

Le district de Chipao a pour capitale le village du même nom. Cette partie de la vallée offre un panorama culturel divers et riche, notamment grâce à sa faune, sa flore et ses paysages. Le peuple des Chipaomarcas y a vécu. La légende raconte qu'une pluie de feu a détruit les habitations des Chipaomarcas. Certains vestiges de cette culture de l'époque précédant celle de l'invasion inca sont encore visibles aujourd'hui. Ce site archéologique frappe par sa singularité. Tout en pierre, perché sur la cime d'une montagne, il se trouve non loin de l'*apu* majestueux et coloré du district : le Chonta. Le district de Chipao abrite une quinzaine de communautés et autant de lieux de culte, églises baroques de la période coloniale et chapelles construites au cours du dernier siècle. Citons, parmi elles, l'église de Mayobamba, entièrement construite en pierre du fleuve.

Cabana Sur et Aucará sont des districts limitrophes et leurs préfectures respectives ne sont distantes que de quelques kilomètres. Les deux districts possèdent un ensemble conséquent d'églises de style baroque, en général construites sur d'anciennes *huacas* ou sur les emplacements de temples incas ou pré-incas. L'église d'Aucará, inscrite au patrimoine culturel de la nation en 2011, renferme des tableaux précieux de l'époque coloniale. Sondondo, du district de Cabana, est le village natal de Guamán Poma de Ayala (XV^{e}-XVI^{e} siècles), célèbre chroniqueur métis. La montagne d'Huachuay-

cercca est considérée comme l'*apu*, ou montagne sacrée, la plus importante du district d'Aucará.

Le district de Santa Ana de Huaycachuacho est le plus petit de la province, mais le plus riche en patrimoine. La capitale du même nom est entourée de ruines archéologiques significatives : les peintures rupestres de Paqari, les vestiges du temple de Piruruyoq et les forteresses de Tucsa et de Qorihuaraychina. Le patrimoine culturel immatériel de ce district est également abondant puisque de nombreuses fêtes traditionnelles, parfois catholiques, y sont organisées tous les mois. Les principaux *apus* de Santa Ana de Huaycachuacho, comme le Cerro Negro Huarcuna, surplombent le fleuve Jatun Mayo.

La province de Sucre ne compte qu'un seul district situé dans la vallée du Sondondo, celui de Huacaña, dont le centre est sa capitale éponyme. Le territoire du district touche celui de la province de Lucanas. Le village de Huacaña était le territoire des Soras, un peuple pré-inca à la réputation de guerriers féroces. L'église du village présente trois croix à son entrée. Les fêtes traditionnelles, marquées par les danses, sont renommées dans la vallée et complètent parfaitement la mosaïque de couleurs du village, composé de son église, sa place principale et ses montagnes sacrées en arrière-plan.

Une des fêtes célébrées dans la vallée remonte à la période pré-inca. Elle est connue sous le nom de *yaku raymi* ou *hatun yaku raymi*[1], ou encore fête de l'eau ou nettoyage des canaux. Une fois l'an, les habitants inspectent le système d'irrigation et nettoient les canaux afin que l'eau coule sans entrave jusqu'aux champs. Cette fête revêt également un aspect symbolique, celui de la fécondation de la *pachamama* – la terre mère – marquant un nouveau cycle agricole.

Cette manifestation culturelle se tient dans tous les villages de la vallée, d'août à septembre. Dans le cas du village d'Aucará, la fête de l'eau est organisée du 14 au 24 septembre. Elle comprend des activités et des rites qui s'inspirent de l'ancien travail collectif appelé *ayni*[2]. Les villageois se réunissent pour effectuer les tâches de nettoyage, pour célébrer la vie à travers la fertilité de la terre tout en se transmettant des techniques d'utilisation efficaces de l'eau.

Ce rituel est renforcé par la présence des danseurs de ciseaux dont l'origine remonterait à un mouvement culturel du XVI^{e} siècle, peu connu aujourd'hui, et dont je reparlerai plus en détail. Cette danse est considérée comme le résultat de la rencontre entre le monde andin et le monde catholique. L'évangélisation des peuples autochtones par les conquistadors (période de la conquête : 1532-1572) a poussé les peuples andins à résister aux conversions forcées en gardant, au fond d'eux, sous des dehors chrétiens, une profonde foi andine.

1. En quechua, *yaku* signifie eau et *raymi*, période. *Hatun* peut se traduire par grand, grande.

2. Un *ayllu* désignait l'ensemble des descendants d'un même ancêtre masculin. À sa mort, le corps du patriarche était momifié et sa mémoire régulièrement fêtée. Ses terres continuaient de lui appartenir, ses descendants n'en avaient que l'usufruit. Pour travailler les terres, les familles devaient s'unir et collaborer. Cette collaboration institutionnalisée entre familles portait le nom d'*ayni*, en quechua, une aide apportée et qui crée un droit à la réciprocité. César Itier, *Les Incas*, Paris, France, Société d'édition Les Belles Lettres, 2010, p. 68 et 86.

2 Les fêtes dans les communautés andines

Pour la plupart des spécialistes du sujet, l'existence des fêtes traditionnelles péruviennes remonte aux premières sociétés. Très tôt, les habitants ont commencé à organiser des fêtes au cours desquelles ils montraient leurs talents créatifs, festifs et fantastiques afin de commercer, commémorer, célébrer, mais aussi à des fins de catharsis sociale.

À l'époque inca et pré-inca, ces célébrations étaient quotidiennes : les paysans travaillaient en chantant et en dansant. Les routes, les bâtiments publics et les maisons étaient construites en chantant et en dansant, les voyageurs étaient accueillis et les enfants naissaient au son de la musique, les personnes âgées mourraient entourées de chants et de musiques.

Depuis la nuit des temps, les habitants des Andes rendent un culte particulier à l'eau et ont créé tout un système de croyances autour de ce sujet et des êtres surnaturels qui la contrôlent.

Cette approche festive de tous les grands évènements qui jalonnent une vie et du quotidien est diamétralement opposée à la pratique religieuse des colons. À l'époque de la conquête, dès 1532, les peuples des Andes ne faisaient aucune séparation entre la nature et le sacré. Contrairement aux peuples autochtones, les catholiques réservaient des jours spéciaux aux fêtes religieuses.

Les sanctuaires et les coutumes liés aux cycles de la nature, de la production agricole et de l'homme ont peu à peu été remplacés par des jours de commémoration en l'honneur de Jésus-Christ, de la Vierge Marie et des grands saints catholiques. Pour se substituer aux anciennes fêtes, les nouvelles célébrations ont dû leur servir d'équivalent. Les fêtes andines ont donc été christianisées mais elles n'ont pas disparu. Elles ont évolué sans être radicalement modifiées.

Dans la vallée du Sondondo en particulier et dans la cordillère des Andes plus généralement, les communautés paysannes ont conservé un lien particulier avec la *pachamama* et les *apus*. Les grandes étapes du calendrier agricole, comme le marquage au fer du bétail, les semailles, la récolte, la moisson, la période de jachère, le nettoyage des canaux d'irrigation, sont aujourd'hui associées aux fêtes du calendrier liturgique catholique : Vendredi saint, Fête-Dieu, Pâques, mais surtout le calendrier des saints. Les saints sont devenus des protecteurs et sont fêtés à des dates clés du calendrier agricole. Les saints protecteurs garantissent de bonnes récoltes, des pluies généreuses, de bons augures pour les semailles etc.

Pendant la fête de l'eau, les habitants d'Aucará participent à des cérémonies et utilisent des symboles issus à la fois de la tradition andine et de la religion chrétienne. Cette fête est donc une illustration du syncrétisme religieux andin.

Aujourd'hui, la fête de l'eau est désignée sous le nom de nettoyage des canaux. L'eau qui jaillit des sources doit pouvoir atteindre les bassins avant d'être distribuée vers les champs.

Cette fête a été inscrite au patrimoine culturel de la nation du Pérou. Pour le moment, cette inscription ne concerne que deux communautés : celle d'Andamarca, depuis 2005, et celle de Raquia, dans le département d'Ancash, au nord-est du Pérou, depuis 2017. La visibilité qu'octroie cette inscription a permis à ces villages de promouvoir le tourisme.

3 Nettoyage des canaux : organisation

Dans le village d'Aucará, cette activité traditionnelle est dirigée par un groupe de *juges de l'eau*, *de chefs communautaires* ou encore *apus*. Le *yaku alcalde* (maire de l'eau) est l'autorité suprême pendant la période du nettoyage des canaux. Ce sont ces maires qui montent les premiers vers les sources, à l'aube, afin d'y réaliser un rituel de préparation à l'arrivée de l'eau. Ils déposent des offrandes et évoquent les *apus* de la terre et de l'eau. Le travail peut ensuite commencer. Les journées de travail sont dénommées *faenas* (travaux). Il s'agit de tâches de nettoyage accompagnées de musique et de danses et entrecoupées de repas collectifs.



Fig 1. Si les cérémonies de préparation sont consacrées à la nature, elles incorporent certains éléments catholiques, comme des crucifix ornés de fleurs et de feuilles. Photos : Fête de l'eau d'Aucará, *hatun yaku raymi*, du 14 au 24 septembre 2017. Les amis du patrimoine.

Ces *faenas* sont régies par le principe du travail collectif, l'*ayni*. Chaque participant est responsable du nettoyage des canaux sur un tronçon. Cette tâche est répétée jusqu'à ce que chaque tronçon soit totalement propre. Tous les membres de la communauté participent ; chacun apporte ses outils, en général, une pelle et une pioche.



Fig 2. Les travaux communautaires sont rythmés par la musique.



Fig 3. Les repas traditionnels sont préparés par les familles (plus particulièrement par les femmes).



Fig 4. En signe de fête, les chapeaux sont ornés de fleurs et de feuilles. Photos : Fête de l'eau d'Aucará, *hatun yaku raymi*, du 14 au 24 septembre 2017. Les amis du patrimoine.

4 Les rituels de rapprochement entre jeunes

Dans certaines communautés, la fête de l'eau est accompagnée de rituels de rapprochement entre jeunes. À Aucará, les jeunes femmes choisissent un jeune homme grâce aux *huaylias*[3], un mélange de danses et de chants.

La danse commence dans les villages voisins. Les jeunes femmes portent un châle blanc, l'homme célibataire, l'enjeu de la danse, aussi. Il choisit une jeune fille. Les hommes, les femmes, les participants aux travaux de nettoyage entrent dans le village d'Aucará en dansant et en chantant. Le jeune homme retire ensuite son foulard et le dépose sur la tête de la jeune fille de son choix. Puis les danseurs se dirigent vers la place qui se trouve devant l'église d'Aucará. Les instruments de musique utilisés, la harpe et le violon, sont d'origine occidentale, mais les musiciens en jouent sans partition, à l'oreille.



Fig 5. À la fin de la journée de travail, les habitants préparent leur entrée au village. Ils y retrouveront le jeune couple fraîchement uni au rythme des *huaylias*. Le joueur de harpe place l'instrument sur son dos pour en jouer. Photos : Fête de l'eau d'Aucará, *hatun yaku raymi*, du 14 au 24 septembre 2017. Les amis du patrimoine.

5 La bénédiction des semailles

Le syncrétisme religieux se retrouve également dans la bénédiction des semailles. Les semailles sont plantées et arrosées grâce aux canaux, mais elles sont également bénies au cours d'une cérémonie réalisée sur les bords de la lagune de Ccochapampa d'où l'on peut admirer le paysage du village d'Aucará.

Sur un atrium de fortune sont déposés de nombreux types de semences de toutes les couleurs. Les graines de maïs, en particulier, brillent par leur variété : maïs blancs, jaunes, mais aussi rouges et violets. Le curé du village procède ensuite à la bénédiction des graines, soulignant que « la fête n'a aucun sens sans la présence du Seigneur tout-puissant, Jésus-Christ ».

3. Il s'agit d'une compétition entre danseuses, contrairement à la danse des ciseaux qui est une compétition entre hommes.

Cette cérémonie comprend également des chants religieux, accompagnés à la harpe et au violon. Les instruments utilisés sont des versions métissées des instruments d'origine occidentale.



Fig 6. Une croix a été sculptée dans la pierre au-dessus de la source de Ccochapampa.



Fig 7. Les habitants apportent des semences de maïs et participent à la cérémonie de bénédiction catholique.
Photos : Fête de l'eau d'Aucará, *hatun yaku raymi*, du 14 au 24 septembre 2017.
Les amis du patrimoine.

6 La danse des ciseaux

La fête est ponctuée de danses des ciseaux à certains moments clés. Cette danse provient des départements d'Ayacucho, Huancavelica, Apurímac et du nord d'Arequipa,

une région située entre 2 500 et 4 000 mètres d'altitude. À Ayacucho, les acteurs de cette danse s'appellent *danzaq* et à Huancavelica, *galas*. Ces trois départements correspondent au territoire occupé par la confédération de Chanka dans la première moitié du XV^{e} siècle.

Selon certains chroniqueurs, jusqu'au XX^{e} siècle, les danseurs étaient surnommés les *pacha ángeles*, ou anges de la source, dans les provinces de Lucanas, Parinacochas et Sucre [4]. Cette danse rituelle a longtemps été interdite au Pérou comme l'ont prouvé les recherches de Rodrigo Montoya [5].

7 La chorégraphie

La danse des ciseaux est une compétition de danseurs, mais aussi de musiciens. Le nom de la compétition change en fonction du lieu : *atipanakuy* à Ayacucho, *hapinakuy* à Huancavelica et *tarinakuy* à Apurímac.

Les pas et les mouvements représentent une version théâtralisée, ritualisée des activités agricoles. La terre est retournée au moyen des bras et des jambes. Les mouvements changent au cours de la journée, allant des plus simples aux plus difficiles. À chaque figure effectuée par un danseur, un autre danseur répond en augmentant le niveau de difficulté. Les figures finales sont des exemples de virtuosité.

La musique est jouée par des duos composés d'un violoniste et d'un harpiste qui connaissent par cœur les mélodies et les tonalités correspondant à chaque étape de la danse. Les spectateurs qui suivent cette chorégraphie jouent un rôle important puisque ce sont eux qui nomment les vainqueurs : danseur et musicien.

Le danseur est un personnage rituel à qui l'on prête des pouvoirs de médiation entre les hommes et la nature. Sa présence lors des cérémonies agricoles de la région Chanka permet d'améliorer les semis, les récoltes, le nettoyage des canaux d'irrigation et d'autres activités paysannes traditionnelles.

Lors de la fête de l'eau d'Aucará, la danse des ciseaux commence dès le premier jour, devant l'église. Les danseurs n'y entrent pas.

Les ciseaux sont en réalité deux grandes lames métalliques. Les danseurs tapent ces lames d'acier une contre l'autre au rythme de la harpe et du violon. Il existe une lame féminine, qui produit un son grave, et une lame masculine, qui produit un son aigu. Chaque lame pèse environ cinq cents grammes. Un bon *danzaq* ne laisse personne toucher ses ciseaux.

4. Ranulfo Cavero Carrasco, « Los Danzantes de tijeras en la fiesta del Corpus Christi », *Historia, religión y ritual de los pueblos ayacuchanos*, Bulletin of the National Museum of Ethnology, Senri Ethnological Reports (SER) No. 9, Osaka, Japon, p. 128. Consulté le 26 novembre 2018, URL : http://doi.org/10.15021/00002269.

5. Voir le prologue du livre de Lucy Núñez Rebaza, *Los Danzaq*, Lima, Museo Nacional de la Cultura, 1990 : « Vous n'êtes pas sans savoir que de nombreuses décisions suprêmes ont supprimé la pratique de la danse des ciseaux, des *huaylias* et d'autres spectacles de ce genre, qui s'opposent à la civilisation actuelle et bonnes mœurs ; ces résolutions ont été prises afin de lutter contre la perte des valeurs morales. » (Archivo del Concejo Provincial de la Provincia de Lucanas en Ayacucho, Libro de Oficios, 1899, Mayo 2, p. 254).



Fig 8. Danse des ciseaux



Fig 9. Danse des ciseaux lors de la première soirée des fêtes, devant l'église d'Aucará.
Photos : Fête de l'eau d'Aucará, *hatun yaku raymi*, du 14 au 24 septembre 2017.
Les amis du patrimoine.

La danse des ciseaux s'inscrit dans la tradition des fêtes andines et sa valeur rituelle et culturelle est donc singulière. Cet exemple résume de manière concrète les contenus de la cosmovision andine.

Cette danse a été inscrite au patrimoine culturel de la nation du Pérou en 2005 et au patrimoine culturel de l'humanité (UNESCO) en 2010.

Les spectateurs peuvent entendre le bruit des ciseaux, voir les tenues volumineuses et lourdes, élaborées avec patience, l'expression sur le visage des *danzaq*, chargés d'une lourde responsabilité, la fidélité des musiciens qui les accompagnent et ne cessent de

se demander : pourquoi ont-ils décidé d'être *danzaq* ? Qu'est-ce qui peut pousser un père à transmettre à son fils son savoir-faire pour qu'il puisse à son tour entrer dans un état quasi extatique qui durera des heures, voire des jours ? Ni ma famille, ni mes ancêtres, originaires de la vallée du Sondondo, n'ont pu répondre à mes questions. Voilà pourquoi j'ai décidé de me mettre en quête de réponses.

J'ai commencé par m'informer auprès de l'Institut de la Culture, au moyen des rapports écrits en collaboration avec l'UNESCO : « Expression culturelle traditionnelle andine [...] les paysans et les danseurs, associés dans une pensée collective empreinte de rituels et de comportements mystiques [6]. »

Selon Rodrigo Montoya, « cette danse est un point de rencontre entre le sacré et l'art et fait partie d'une réalité en mouvement [7] ».

L'association des mots *rituels*, *mystiques*, *sacré*, *artistique* m'a forcément amenée à aborder la dimension religieuse des cultes andins. Comment ces notions convergent-elles ? Je pense qu'il est important d'identifier un avant et un après la conquête de l'empire inca. Je me posais de nombreuses questions et les réponses tardaient à venir. J'ai longtemps cherché des sources fiables.

Heureusement, de nombreux chercheurs français avaient déjà étudié ces sujets : Pierre Duviols, Carmen Bernand, Alfred Métraux. Au Pérou aussi ce sujet avait été traité par plusieurs auteurs : Lucy Núñez, Franklin Pease G.Y. etc. C'est alors que j'ai pu étudier l'histoire de mon pays, une histoire mal connue.

8 La religion des Incas

> Les peuples andins vénéraient le soleil, les montagnes-ancêtres, et l'ancêtre fondateur du lignage était censé avoir conquis le territoire de la communauté, en avoir fixé les bornes, puis avoir légué les terres arables et l'art de cultiver à ses descendants. Après sa mort, il se dédoublait : sa dépouille était momifiée, tandis que son double pétrifié (*huanca*) était conservé sur le territoire de la communauté. Ces pierres légitimaient la propriété de l'espace, favorisaient le cycle agricole, protégeaient le village et ses habitants qui lui faisaient des offrandes dans un but propitiatoire. [...] Le culte des ancêtres était donc étroitement lié à l'ancrage des communautés sur leurs territoires respectifs, à la structuration des relations de parenté et, plus généralement, à tous les aspects de la vie sociale. Dès les débuts de la conquête, les conquérants prirent conscience de l'importance de rites funéraires en découvrant des momies couvertes de masques d'or. C'est donc

6. Résolution nationale n° 363/INC-Lima, 22 mars 2005 et la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité.

7. Rodrigo Montoya, dans son prologue au livre de Lucy Núnez Rebaza, *Los Dansaq...* Anthropologue et écrivain né à Puquio (Ayacucho) en 1943. Professeur émérite de l'Universidad Mayor de San Marcos de Lima. Titulaire d'un doctorat en sociologie et professeur invité dans différentes universités d'Europe et des États-Unis. Auteur de nombreux ouvrages sur l'identité culturelle.

d'abord à travers le pillage des sépultures que se manifeste cette prise de conscience [8].

Le terme *huaca* recouvre des réalités bien différentes : lieux de vénération, monuments, esprits des airs et statuettes (un rocher, une montagne, un lac...) [...] En réalité, le nombre de *huacas* est, sinon infini, du moins considérable, puisque chaque localité, chaque groupe de parenté, possèdent les siennes. Mais les étoiles sont également vénérées et, dans certaines régions, on pense que chaque être vivant a son double astral [9].

Waq'a est un terme que les chroniqueurs et les évangélisateurs ont utilisé tant pour désigner les dieux secondaires – même il s'agissait parfois de toutes les divinités – que pour désigner les lieux de culte. *Waq'a* désignait en termes génériques tout ce qui était sacré. [...] Ce terme très large englobait le culte ou les objets de culte mais aussi des personnes et des positions spécifiques : le Curacas et l'Inka ont été *Waq'a* et, en tant que tels, pouvaient communiquer avec l'univers du Sacré [10].

9 L'acculturation

Les colonisateurs peuvent repérer les *huacas*. Ils détruisent alors celles qui sont constituées de pierres naturelles ou taillées, et ils surveillent de près les rites de celles qui sont indéracinables, comme les montagnes ou les puits. Les momies des Incas sont détruites par le feu [...] C'est un geste lourd de conséquences, le culte des morts revêt la plus grande importance dans les sociétés andines [11].

[...] Les évangélisateurs du XVI^{e} siècle ont concentré leurs efforts pour extirper les idolâtries du culte solaire inca et pour détruire les manifestations culturelles populaires [12].

L'objectif des missions d'évangélisation était la conversion des peuples autochtones à la foi catholique. Pour cela, les colons devaient mettre fin aux autres pratiques religieuses en s'attaquant aux autres dieux et en détruisant les autres signes de culte (*huacas*, *apachetas*, *mallquis* etc.).

Cette acculturation forcée s'est aussi faite au moyen de sermons dépeignant les horreurs de l'enfer et les malheurs du purgatoire (deuxième concile de Lima, 1567). Un des tableaux les plus anciens et les plus mystérieux de l'église d'Aucará est *La Vierge du Mont Carmel et les âmes du purgatoire*. Il est actuellement dans un état de détérioration catastrophique. Ce tableau représente les âmes au purgatoire, au pied de la Vierge. Je pense que ce tableau a été utilisé à des fins pédagogiques, et finalement d'acculturation, auprès de la population d'Aucará.

8. Isabelle Poutrin, *Conquête, conversion et rites funéraires dans les Andes péruviennes, 16^{e} et 17^{e} siècles*, Conversion / Pouvoir et religion, hypotheses.org, 31 mars 2017, p. 3-4. Consulté le 26 novembre 2018, URL : https://pocram.hypotheses.org/1580

9. Carmen Bernand, *Les Incas, Peuple du Soleil*, Paris-France, Éditions Gallimard, 1988, p. 74 et p. 83.

10. Franklin Pease G.Y., *Los Incas*, Lima-Perú, Fondo editorial de la Universidad Católica del Perú, 2007, p. 143.

11. Carmen Bernand, *Les Incas...*, p. 78 et 84.

12. Franklin Pease G.Y., *Los Incas...*, p. 144.



Fig 10 et 11. Tableau de l'église d'Aucará :
La Vierge du Mont Carmel et les âmes du purgatoire. 3,19 m x 2,06 m.
À gauche, une photo du tableau prise en 1977.
À droite, le tableau photographié en 2012, après l'inscription au patrimoine culturel du Pérou.

10 Le processus d'évangélisation par le biais de la législation

10.1 Première étape

De nombreux auteurs s'accordent sur le fait que la législation du Concile de Lima du XVI^{e} siècle présente les méthodes utilisées par l'Église afin de convertir les peuples autochtones. La politique religieuse du vice-roi Toledo avait pour principal objectif l'éradication de la religion locale car elle supposait une résistance aux pratiques et aux croyances catholiques, mais aussi une forme de résistance culturelle face aux conquistadors.

10.1.1 L'instruction de Loayza (1549)

Le premier texte législatif portant sur l'extirpation de l'idolâtrie par la hiérarchie ecclésiastique est l'instruction mentionnant l'ordre relatif à la doctrine des indigènes, rédigée par le premier évêque de Lima, Gerónimo de Loayza, approuvée en 1549. L'hypothèse était que la dénommée idolâtrie était le fruit de l'ignorance des populations locales, et non une preuve de culpabilité. L'Église devait donc pouvoir y remédier au moyen d'un enseignement religieux adapté.

L'instruction de Loayza préconisait la destruction des monuments païens avec le consentement des Indiens christianisés, lorsque c'était possible, ainsi que la catégorisation en idolâtrie des cultes rendus aux morts. Ceci devait être accompagné d'un enseignement expliquant aux Indiens que leurs dieux étaient faux.

Cependant, certaines pratiques andines rituelles sont parvenues jusqu'à nous, parfois grâce à leur incorporation aux rites catholiques [13].

10.1.2 Premier concile de Lima (1551)

Les communautés autochtones ont vaillamment résisté à l'endoctrinement religieux. Les cérémonies qu'elles continuaient de pratiquer avaient une signification religieuse, économique et sociale non négligeable, qui cristallisait les efforts de l'Église.

Le premier concile ordonne donc aux prêtres de brûler et de détruire les idoles et les sanctuaires dans les villages des Indiens convertis [14]. Les pratiques religieuses locales sont alors lourdement punies, du châtiment physique à la privation de liberté et à la confiscation des biens.

Les traditionnels cultes rendus aux morts [15] concentrent une grande partie des efforts d'éradication du clergé. Ils supposent en effet une transgression à la loi supposée naturelle. Les curés doivent imposer leurs pratiques liées aux morts. Les Indiens devaient comprendre qu'ils commettaient une erreur en continuant de pratiquer leurs rituels anciens et retrouver le chemin de la seule foi authentique, la foi catholique.

« La période de la conquête avait importé aux Andes l'idée de Satan, du diable et des sorcières. Dans les Andes, les premiers évangélisateurs avait cru voir le diable inciter les Indiens à adorer les *huacas*, les idoles et les ancêtres [16]. »

Face à ce traumatisme collectif, comment ont réagi les communautés autochtones ?

10.1.3 Le Taki Onqoy (1560 – 1572)

> Les Indiens du Pérou Central commencent à adopter des conduites étranges : ils sont pris de frénésie et de convulsions. Délaissant la culture des champs, ces possédés se disent habités par les *huacas* qui, depuis l'arrivée des chrétiens, se sentent abandonnées et errent dans le ciel. Desséchées et assoiffées, les *huacas* sont à la recherche du corps d'un Indien pour entrer en lui et parler par sa bouche [...] Les convulsionnaires se prennent pour des *huacas* vivantes et reçoivent des offrandes de leurs fidèles. Ils prononcent des oracles et annoncent le retour de l'Inca [17].

Une des premières régions dans lesquelles est apparu ce mouvement est celle de Huamanga, nom donné par les conquistadors à la région de Chanka. Cette pratique, nommée *taki onqoy* (la maladie de la danse et du chant), s'est répandue dans toute la

13. Rosa María Martínez De Codes, *La reglamentación sobre idolatría en la legislación conciliar limense del siglo XVI*. Evangelización y teología en América (siglo XVI) : X Simposio Internacional de Teología de la Universidad de Navarra, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Navarra, 1990, vol. 1, p. 523-540. Consulté le 26 de novembre 2018, URL http://dadun.unav.edu/handle/10171/4794?mode=full.

14. *Ibid.*, Constitution nº 3 des conciles de Lima : « que les *guacas* soient détruites et que soient érigées en leur lieu et place, si cela est possible, des églises ».

15. *Ibid.* : « Pour les peuples andins, les ancêtres, *malquis*, portaient secours aux vivants. Leurs momies étaient embaumées avec soin et elles étaient enterrées près de leurs êtres les plus chers afin de créer les conditions parfaites pour leur résurrection. Les Indiens exhumaient les cadavres dans le dos des colons et les plaçaient dans des *machay* traditionnelles car ils pensaient que l'inhumation écrasait le corps de leurs ancêtres, ce qui supposait un frein à la résurrection. »

16. Lucy Nuñez Rebaza, *Los Dansaq...*, p. 35.

17. Carmen Bernand, *Les Incas...*, p. 78-79.

cordillère des Andes dans les provinces de Parinacochas, Lucanas, Castrovierreyna et Soras. Les natifs, « possédés », tremblaient, étaient pris de convulsions et dansaient selon le rituel de la « maladie de la danse ». Leurs mouvements étaient accompagnés de musique et de chants.

Dans un contexte insurrectionnel, cette pratique rituelle a peu à peu acquis une fonction sociale. Cette transe était censée purifier les communautés autochtones en rejetant les signes de la colonisation et du christianisme.

Les « possédés » détruisaient tous les symboles de l'occupation étrangère. Ils s'interdisaient d'entrer dans les églises, de s'habiller et de se nourrir comme les colons. Leurs pratiques rituelles avaient pour but la proclamation d'un nouveau monde, un nouvel ordre social mettant en valeur l'histoire locale, un évènement religieux mais aussi économique, social et politique [18].

Face à ces incarnations, les croyances des populations à propos des *huacas* évoluent :

> Traditionnellement, les *huacas* se trouvent dans les pierres, les sources et les lacs. Les Indiens vénèrent ces objets sacrés, extérieurs à eux-mêmes. Selon le *taki onqoy*, la divinité se trouve en réalité au cœur des Indiens puisque les *huacas* sont incarnées en eux [...] Cet état de possession provoque de véritables transes. Lorsqu'un Indien est possédé par une *huaca*, son corps entre en extase, son esprit est dominé, il divague, comme un fou, se roule par terre, son visage est pris de grimaces, il chante et danse, prophétise et prêche l'ancienne religion [...] Certaines cérémonies sont organisées en l'honneur des personnes possédées, qui deviennent des objets sacrés. Ces personnes sont des modèles qui se sont éloignés de leur vie précédente pour accéder au salut [...] Les Indiens leur font des offrandes et donnent de grandes fêtes en leur honneur, au cours desquelles ils dansent et chantent en invoquant la *huaca* incarnée [19].

À partir de la chute de l'État inca de Vitcos, en 1572 et de la condamnation du dernier Inca, Tupac Amaru I^{er}, ce mouvement disparaît progressivement.

> Le mouvement du *taki onqoy* a compté jusqu'à plusieurs milliers de membres actifs dans les provinces de Lucanas, Soras, Chocorvos, Río Pampa et dans la région de Huamanga. Les disciples devaient abandonner toute forme de contact et de coopération avec les colons [...] Ils devaient s'abstenir d'aller à l'église et de servir les prêtres. Ils devaient cesser de payer l'impôt et d'offrir leur travail comme l'exigeait la loi [...] Les colons furent impressionnés par la capacité des *taquiongos* à susciter le respect et la participation du reste de la population. Tous les Indiens les écoutaient et la possession continuait de faire de nouvelles victimes. Plus de la moitié des *taquiongos* étaient des femmes [...] La campagne d'extirpation de l'idolâtrie fut mise en œuvre par Cristóbal de Albornoz et dura trois ans. À l'issue de cette période, plus de 8 000 Indiens originaires des régions de Lucanas,

18. Lucy Nuñez Rebaza, *Los Dansaq...*, p. 34.
19. Juan Ossio, *Ideología mesiánica del mundo andino*, Lima, Ignacio Prado Pastor, 1971, p. 121-122.

> Ramata (Hanan et Hurin), Andamarca et autres furent condamnés. Certains à l'exil, au couvent, dans le cas des femmes, mais aussi à servir la paroisse locale etc [20].

Selon Lucy Núñez, cette description des personnes en pleine « frénésie » correspond à la danse des ciseaux actuelle, tant dans sa forme (de par son caractère extrême, ses mouvements permettant aux danseurs d'entrer en transe) que dans son contenu (l'intériorisation des divinités autochtones incarnées par la personne possédée).

Les possédés sont censés être dotés de pouvoirs surhumains, issus de leur lien avec les *huacas* et les divinités andines.

10.2 Deuxième étape

Le *taki onqoy*, considéré comme un mouvement messianique d'insurrection, a éveillé les craintes des autorités civiles et ecclésiastiques qui ont estimé nécessaire de combattre les contenus idéologiques de la religion andine afin de l'éradiquer définitivement. Le vice-roi Andrés Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete (1556-1560), et l'archevêque Loayza ont confié au chroniqueur Polo de Ondegardo la réalisation d'une enquête sur la signification des rituels autochtones.

Celui-ci a informé les autorités sur ces rites religieux, pratiqués dans la clandestinité, et a souligné le lien entre la religion, la politique et l'économie. La religion représentait un obstacle à la vie coloniale dans sa spiritualité, son économie et sa vie sociale.

10.2.1 Deuxième concile de Lima (1567)

Les travaux menés par Polo de Ondegardo ont pesé sur les décisions prises à l'occasion du deuxième concile de Lima. Le clergé a publiquement admis que les Indiens convertis au catholicisme continuaient de pratiquer leur religion de manière clandestine.

Si le premier concile s'était abstenu de légiférer sur les fêtes et les rituels autochtones, le deuxième supposait une augmentation des interdictions. Ainsi, les fêtes agricoles, considérées comme démoniaques, sont condamnées. La réfutation est utilisée afin de convaincre les Indiens de reporter leur adoration sur le dieu authentique.

Certaines coutumes sont définies comme des péchés. Le vol de cadavres ou le fait de ne pas construire de sépulture sont passibles d'excommunication.

Dans certains cas, la concurrence entre les tribunaux ecclésiastiques et civils en matière de délits d'idolâtrie permet même l'application de la peine de mort [21].

L'extirpation de l'idolâtrie est synonyme de destruction de tous les sanctuaires, idoles et momies, d'éradication des croyances anciennes et de disparition des structures économiques et sociales du clergé inca. Les symboles religieux sont rigoureusement détruits et les personnes reconnues coupables d'idolâtrie sont privées de liberté.

---

20. Steve J. Stern, *El movimiento « Taki Onqoy » y la crisis de las sociedades andinas colonizadas de Huamanga*, Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, Programa Académico de Ciencias Sociales, mayo 1982, p. 6, 7, 11.

21. Rosa María Martínez De Codes, *La reglamentación...*, p. 523-540.

10.2.2 Le vice-roi Toledo (1569 – 1581)

Le vice-roi considérait les problèmes d'ordre religieux comme une priorité, une condition préalable à l'hispanisation des populations andines. Sous son règne, une série de peines et de châtiments ont été créés dans le but d'anéantir les pratiques locales.

Le vice-roi a également pris des mesures afin de mieux contrôler les populations : la visite générale, la guerre de Vilcabamba [22], les *reducciones* [23] :

> Procéder à la concentration des populations et ce faisant, brisant le lien topographique avec leurs ancêtres. Malgré tout, les communautés continuaient de se rendre dans leurs anciens villages afin d'y vénérer leurs morts [...] L'extirpation de l'idolâtrie avait pour but de remédier à cette situation [24].

et la nomination de visiteurs ecclésiastiques chargés de la destruction des symboles religieux andins. Un des visiteurs nommés par le vice-roi, Cristóbal de Albornoz, a parcouru la province de Lucanas, et notamment la vallée du Sondondo. Son rapport, rédigé en 1583 et intitulé *L'instruction afin de découvrir toutes les guacas du Pérou, leurs pratiquants et leurs lieux* permet de dresser un inventaire des châtiments physiques ainsi que des autres formes de punitions appliquées.

Guamán Poma de Ayala, qui l'accompagnait dans sa campagne d'extirpation en tant que procureur dans la province de Huamanga, mentionne des coups de fouet, des crânes rasés, le pilori, des actes d'humiliation, l'obligation de servir l'Église pendant une période plus ou moins longue, la prison etc [25].

10.2.3 Troisième concile de Lima (1582)

Un manuel est rédigé en trois langues afin d'extirper l'idolâtrie : en espagnol, en quechua et en aymara. La lecture était considérée comme nécessaire à l'enseignement de la religion chrétienne aux populations autochtones. La rédaction de ces ouvrages répond au désir de la compagnie de Jésus, et plus particulièrement de son missionnaire José de Acosta, d'accorder la priorité aux actes spirituels. José de Acosta considérait que la conversion des Indiens devait se faire par le biais de la persuasion pour que ceux-ci reportent l'amour qu'ils avaient pour leurs idoles païennes vers le Christ et la Vierge [26].

10.2.4 Quatrième concile de Lima (1591)

Ce concile ne mentionne aucun nouveau décret d'extirpation de l'idolâtrie. L'Église péruvienne avait déjà baptisé et amené la plupart des Indiens à la doctrine catholique.

22. Dernier fief de la résistance, tenu par les descendants du dernier Inca, Atahualpa. Cette résistance a tenu de 1532 à 1572, année de la décapitation de Tupac Amaru.

23. Ce sont des villages d'Indiens organisés par les autorités espagnoles et sous leur stricte férule.

24. Isabelle Poutrin, *Conquête...*, p. 4.

25. Guamán Poma de Ayala, *Nueva crónica y buen gobierno*. Ce manuscrit, perdu pendant des siècles, a été retrouvé en 1908 dans la bibliothèque royale de Copenhague par Richard Pietschmann qui l'a presenté à la communauté scientifique internationale en 1912. On estime qu'il a été rédigé en 1615.

26. Jérôme Thomas, « L'évangélisation des Indiens selon le jésuite Acosta dans *De procuranda indorum salute* (1588) », in *Cahier d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires*. Mis en ligne le 18 janvier 2012, consulté le 28 novembre 2018.

La répression du vice-roi Toledo a laissé penser que toute résistance à l'évangélisation avait été vaincue. Les trois campagnes d'extirpation du XVII[e] siècle (1609-1671) ont remis en question les méthodes d'évangélisation de l'Église péruvienne.

Malgré la rigueur des tribunaux, la répression, loin d'affaiblir la religion autochtone, la renforça et en fit le refuge identitaire des vaincus [27].

11 Témoignages

Selon la tradition orale de la vallée du Sondondo, certaines personnes décidaient de résister à l'évangélisation. Elles reniaient leur baptême et fuyaient vers les hauteurs de la vallée afin d'éviter les châtiments prévus par les tribunaux. C'était le cas des *taquionqos* ainsi que de leurs descendants, admirés comme des chefs, des prophètes et des guérisseurs dans les communautés autochtones. Face à la dureté de la vie clandestine (climat, éloignement des proches, solitude etc.), ils revenaient souvent dans leur village d'origine où ils étaient à nouveaux baptisés. Ils finissaient souvent par repartir en reniant à nouveau leur baptême. Les prêtres locaux ont finalement reconnu les vertus de ces chefs, respectés et écoutés des habitants de la vallée. En outre, ceux-ci représentaient une main d'œuvre supplémentaire bienvenue en période de récolte ou de travaux communautaires. Les déserteurs ont ainsi été réadmis dans leur communauté, sans avoir besoin de se soumettre à nouveau au rite du baptême. Ils pouvaient continuer de danser et de chanter, à condition d'accompagner les processions et les cérémonies en l'honneur des saints, sans toutefois entrer dans les églises. Aujourd'hui encore, la danse des *danzaq* s'arrête sur le parvis de l'église.

12 Réflexions

La fête de l'eau regroupe une grande variété de manifestations rituelles représentatives de la culture andine. Celles-ci sont le témoignage d'une mémoire historique et d'une identité culturelle. Elles cristallisent les traditions, la spiritualité, la régénération de l'eau et des terres arables tout en renforçant la solidarité et le respect de la nature. Cet hommage à la nature, sacrée, et au travail collectif, comporte des éléments rituels catholiques.

La danse des ciseaux, qui fait partie d'un écosystème culturel, est un rituel de vénération des dieux andins, longtemps faussement interprétée comme un pacte avec le diable. Il s'agit en réalité d'un acte de fidélité aux dieux andins, d'un acte de résistance culturelle.

Les campagnes d'extirpation de l'idolâtrie ont mis en péril les cultes traditionnels mais ne les ont pas exterminés. Ceux-ci ont survécu. Aujourd'hui encore, un hommage est rendu à la *pachamama* et des offrandes sont présentées aux *apus* tutélaires. L'existence actuelle de ces traditions andines est un hommage à l'esprit de résistance des populations qui sont parvenues à conserver leurs pratiques millénaires en dépit de la colonisation.

27. Rosa María Martínez de Codes, *La reglamentación...*, p. 523-540. Consulté le 26 novembre 2018.

L'art des *danzaq* transcende l'espace et le temps. Il m'a permis de mieux comprendre l'histoire et la notion de patrimoine, que je conçois comme un ensemble de connaissances, de valeurs et d'histoire qui traversent le temps et redéfinissent l'identité, ou plutôt, la quête de l'identité.

J'ai enfin trouvé des réponses aux questions qui m'empêchaient de dormir et qui hantaient mon esprit. S'agit-il là d'un passage obligé lors de toute recherche d'identité ?

Grâce à l'église d'Aucará, je me suis intéressée à mon histoire et je l'apprécie aujourd'hui davantage. C'est un point d'accès à tout le patrimoine immatériel du village de mes ancêtres, et à ceux de toute la vallée.

Cette quête d'identité a débuté avec le projet Aucará en avril 2016. Cette quête continue, elle progresse sans jamais s'arrêter. Elle ne s'explique pas, elle se ressent et devient une présence qui durera toute la vie. Car comme on dit, c'est en cherchant que l'on trouve.

Ce processus nous permet, inconsciemment, d'accéder à la transcendance. Notre passion peut peut-être passer pour une forme de folie mais nous savons que nous sommes tout simplement en train de créer notre propre patrimoine.

Bibliographie

Arce Sotelo Manuel, *La Danza de Tijeras y el Violín de Lucanas*, Lima, Perú, Fondo Editorial Pontificia Universidad Catolica del Perú, Instituto de Etnomusicología, IFEA, 2006.

Bernand Carmen, *Les Incas, peuple du soleil*, Paris, France, Gallimard, 1988.

Dúmet Salomón, *Aucará Pueblo Milenario*, Lima, Perú, Lluvia Editores, 2015.

Itier César, *Les Incas*, Paris, France, Société d'édition Les Belles Lettres, 2010.

Métraux Alfred, *Les Incas*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1983.

Ministerio de Cultura del Perú, *El Valle del Sondondo, paisaje cultural vivo*, Lima-Perú, dirección de paisaje cultural, 2017.

Núñez Rebaza Lucy, *Los Dansaq*, Lima, Perú, Museo Nacional de la Cultura Peruana, 1990.

Pease G.Y. Franklin., *Los Incas,* Lima, Perú, Fondo Editorial Pontifica Universidad Católica del Perú, 2007.

Saint-Sardos Jeanne, *S'affronter pour mieux unir : danseurs et musiciens de trois danses d'Ayacucho (Pérou),* Paris, France, Université Paris Sorbonne, École Doctorale Concepts et Langages-Équipe d'accueil Patrimoine et Langages Musicaux, 2011.

Ossio Juan, *Ideología mesiánica del mundo andino*, Lima, Perú, Ignacio Prado Pastor (editor), 1971.

Stern Steve J., *El movimiento « taki onqoy » y la crisis de las sociedades andinas colonizadas de Huamanga*, Lima, Perú, Biblioteca del Programa Académico de Ciencias Sociales, Foll. 1103, Pontificia Universidad Católica del Perú, 1982.

Watchel Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570*, Paris, France, Gallimard, 1971.

Sites Web

Augeron Mickaël, *Le Choc de deux civilisations*, *Historia.fr*, *Spécial n° 41*. 2018. Consulté le 26 novembre 2018, https://www.historia.fr/le-choc-de-deux-civilisations.

Biografía de Felipe Guamán Poma de Ayala. (s.f.). Consulté le 26 novembre 2018, https://www.biografiasyvidas.com/biografia/p/poma.htm.

Cavero Carrasco Ranulfo, "Los Danzantes de tijeras en la fiesta del Corpus Christi", Historia religión y ritual de los pueblos ayacuchanos, *Bulletin of the National Museum of Ethnology*, Senri Ethnological Reports (SER) n° 9, p. 119- 128. Consulté le 26 novembre 2018, URL : http://doi.org/10.15021/00002269.

Congreso de la República, *Ley 30691 : Ley que declara el 16 de noviembre Día Nacional de La Danza de Tijeras*, 2017. http://www.leyes.congreso.gob.pe/Documentos/2016_2021/ADLP/Normas_Legales/30692-LEY.pdf

Duviols Pierre, "Un inédit de Cristóbal de Albornoz : La instrucción para descubrir todas las guacas del Pirú y sus camayos y haciendas", *Journal de la Société des Américanistes*, *56* (1), 7-39, 1967. Consulté le 26 novembre 2018, https://doi.org/10.3406/jsa.1967.2269.

Duviols Pierre, "Un Symbolisme de l'occupation, de l'aménagement et de l'exploitation de l'espace. Le monolithe huanca et sa fonction dans les Andes préhispaniques", *L'Homme*, *19*(2), 7-31, 1979. Consulté le 26 novembre 2018, https://doi.org/10.3406/hom.1979.367954.

El Santo Oficio de la Inquisición (s.f.). Consulté le 26 novembre 2018, https://historiaperuana.pe/periodo-colonial/virreinato/el-santo-oficio-de-la-inquisicion/

Guamán Poma de Ayala Felipe (s.f.). Consulté le 26 novembre 2018, https://historiaperuana.pe/biografia/felipe-guaman-poma-ayala/

Instituto Nacional de Cultura, & Lumberas Salcedo, L. G. (2005a). Resolución Directoral Nacional No. 363/INC. http://administrativos.cultura.gob.pe/intranet/dpcn/anexos/24_1.pdf?5978690.

Instituto Nacional de Cultura, & Lumberas Salcedo, L. G. (2005b). Resolución Directoral Nacional No. 362/INC. http://administrativos.cultura.gob.pe/intranet/dpcn/anexos/23_1.pdf?2251378.

Martínez de Codes Rosa María, *La reglamentación sobre idolatría en la legislación Conciliar Limense del siglo XVI*, Consulté le 26 novembre 2018, http://dadun.unav.edu/bitstream/10171/4794/1/ROSA\%20MARIA\%20MARTINEZ\%20DE\%20CODES.pdf.

Pensión 65 - Ministerio de Desarrollo e Inclusión Social, Perú, *Las verdes escaleras de Carmen Salcedo - Andamarca* (2018, 30 junio). Consulté le 26 novembre 2018, https://www.pension65.gob.pe/las-verdes-escaleras-de-carmen-salcedo-andamarca/

Poutrin Isabelle, *Conquête, conversion et rites funéraires dans les Andes péruviennes, 16e et 17e siècles*, Conversion/Pouvoir et religion (hypotheses.org), 31 mars 2017. Consulté le 26 novembre 2018, https://pocram.hypotheses.org/1580.

Salazar-Soler Carmen, *Ivresses et visions des Indiens des Andes. Les Jésuites et les enivrements des Indiens du vice-royaume du Pérou (XVIe-XVIIe siècles)*, 1989, Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée, 101(2), 817-838. Consulté le 26 novembre 2018, https://doi.org/10.3406/mefr.1989.4066.

Thomas Jérôme, « L'évangélisation des Indiens selon le jésuite Acosta dans le *De procuranda indorum salute* (1588) », *Cahiers d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires* [En ligne], 10 | 2012, mis en ligne le 18 janvier 2012, consulté le 26 novembre 2018. URL : http://journals.openedition.org/cerri/942.